
Dire entre les lignes : représenter pour résister

Avant-propos

Fanny Blin et Lucie Dudreuil



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/4267>

DOI : [10.4000/essais.4267](https://doi.org/10.4000/essais.4267)

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2016

Pagination : 8-21

ISBN : 978-2-9544269-8-3

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Fanny Blin et Lucie Dudreuil, « Dire entre les lignes : représenter pour résister », *Essais* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 23 octobre 2020, consulté le 01 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/essais/4267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.4267>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Dire entre les lignes : représenter pour résister

Avant-propos

Fanny Blin, Lucie Dudreuil

Ce numéro est dédié à la mémoire de Laurent Leylavergne, qui a participé aux réflexions autour de la résistance du langage depuis les journées d'étude de 2014, et qui a contribué à ce volume. Nous lui rendons hommage à l'occasion de la publication de son article.

Le caractère mouvant et souvent clandestin de la résistance la rend difficilement saisissable par le langage. Sa représentation est d'autant plus problématique – et paradoxalement vitale – qu'elle est empêchée par un contexte qui en limite les modalités d'expression. Dans l'aire hispanophone contemporaine, les nombreux contextes de persécution¹ (régimes dictatoriaux, révolutions, démocraties corrompues) ont forgé un espace idoine pour repenser la catégorie de « résistance » et ses multiples représentations. En l'occurrence, le besoin de résister y naît de l'oppression, et les réactions influent sur la tyrannie subie (celle de la norme, ou la force politique). Il est donc pertinent de déterminer d'où émanent les discours résistants et comment ils se mettent en scène tout en se masquant. Si l'on en croit les propos de Gilles Deleuze au sujet du cinéma, « tout acte de résistance n'est pas une œuvre d'art bien que, d'une certaine manière elle en soit. Toute œuvre d'art n'est pas un acte de résistance et pourtant, d'une certaine manière, elle l'est »². Cette réciprocité des rapports entre l'acte de résistance et l'œuvre d'art sera interrogée dans l'aire ciblée afin de repenser la catégorie « résistance ». L'étude des langages dissidents dans les pays hispanophones au XX^e siècle dévoile en effet des stratégies artistiques et

-
- 1 L'expression fait référence à ce que Léo Strauss désigne dans *La persécution et l'art d'écrire*, Collection Tel, n° 360, Gallimard, 2009.
 - 2 Gilles Deleuze, lors d'une conférence prononcée le 15 mai 1987 et intitulée « Qu'est-ce que l'acte de création ? » dans le cadre des mardis de la fondation « Femis ». URL : <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=134&groupe=Conf%09rences&langue=1>

discursives qui forgent un « *dire* entre les lignes »³. Tel est l'axe qui a canalisé et réuni les articles de ce recueil, qui vise à décrypter les nouveaux langages⁴ mis en place pour résister. Ce dossier étudie donc les détours de discours dont la vocation est de déranger et de déroger à la tyrannie de la normativité.

La réflexion proposée ici est née de la rencontre entre les porteurs de différents projets et manifestations scientifiques autour de la notion de résistance en littérature, et dans la langue espagnole. Résolument pluridisciplinaire, cette dynamique a été initiée dès 2014, à partir des échanges entre linguistes, philosophes, musicologues, historiens et littéraires à l'occasion des journées d'études intitulées « Penser et dire les résistances »⁵ à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. La rencontre avec les travaux des membres du centre Interlangues de l'Université de Limoges, qui avait accueilli à la même période des journées intitulées « L'écriture poétique : lieu de résistance(s) »⁶ a permis de construire le projet de ce recueil d'articles. Cet ensemble thématique présente donc une approche transatlantique faisant dialoguer les modalités artistiques et linguistiques de résistance en péninsule ibérique et en Amérique hispanophone à l'ère contemporaine, autour d'une problématisation centrée sur la représentation.

Ces essais portent sur l'Argentine, l'Espagne, Cuba, le Costa Rica et le Mexique, faisant résonner des articles rédigés en français et en espagnol. Une fois n'est pas coutume, les contributions publiées en « *Varia* », tout comme la traduction et la rubrique « Horizons », font également écho à la problématique « résister entre lignes ». Cela permet d'explorer les modalités particulières de cette tension entre représentation et résistance dans des espaces-temps différents. La périodisation du numéro correspond aux troubles politiques qui ont suscité les créations sur lesquelles portent ces articles, à savoir les dictatures du XX^e siècle dans l'aire hispanophone, mais aussi les tensions entre politiques linguistiques et métissages culturels dans la Caraïbe. En effet ces contextes ont constitué des cadres entravant l'expression libre et favorisant donc la recherche de nouvelles voies plus obliques, de l'ordre de l'implicite, de représentation de la résistance. Survient alors un emballement créatif qui incarne la résistance, tout en l'illustrant et la (re)définissant. Le langage lui-même, en tant que

3 *Ibid.*

4 Le langage est envisagé au sens plein où Jakobson l'a défini, c'est-à-dire comme tout système sémiotique. C'est le langage verbal mais aussi et surtout le langage artistique qui nous intéressent ici.

5 Cet ensemble d'essais autour des modalités de représentation de la résistance dans les arts et lettres hispaniques a été construit à partir des échanges qui ont suivi les V^e journées des doctorants de l'équipe de recherche AMERIBER (EA 3656, Poétiques et Politiques : Pays ibériques et Amérique latine) à l'Université Bordeaux Montaigne les 5 et 6 juin 2014. Organisation : Fanny Blin, Alain Cestan, Lucie Dudreuil, Guillaume Solsona.

6 « L'écriture poétique : lieu de résistance(s) », 25 et 26 mars 2014, Université de Limoges. Organisation : Paloma León, Marie-Caroline Leroux, Judite Rodrigues.

véhicule et en tant que code, subit ces corruptions et s'expose à des reconfigurations. C'est précisément cette structure commune à la langue et aux œuvres d'art qui constitue l'objet d'étude auquel ce numéro est consacré.

Définition des termes du sujet

Au sein du rapport de force, l'enjeu de la résistance est de nourrir le flot de production afin de ne pas céder à la tyrannie. Résister relève donc du mouvement qui en compense un autre, jusqu'à l'immobilisation des deux. Alain Rey en rappelle l'étymologie : dès le XIII^e siècle, le terme reflète « le fait de s'opposer à l'action d'un agent extérieur et la capacité de conserver son intégrité sous l'effet des causes de destruction »⁷. L'idée de défense est convoquée, dans la mesure où résister revient à lutter pour la conservation de l'intégrité d'un territoire ou d'une personne. Le concept repose sur le présupposé de la légitimité de la cause. Dans l'aire géopolitique hispanophone, nombreuses sont les situations d'oppositions qui ont donné lieu à des résistances parfois violentes pour renverser les forces en place. Le terme y qualifie alors l'action d'un groupe dépossédé de sa liberté d'expression, qui remet en cause l'autorité. Résister est associé alors à une lutte de refus, soit une dynamique qui se fonde sur la revendication par la parole et par la création artistique d'un droit – voire d'un devoir – de sédition. Mais la résistance désigne aussi le caractère imperturbable, solide, d'un élément, qui résiste au temps, aux attaques, aux changements, et s'apparente alors à une forme d'inertie. Dans cette perspective, les articles de ce volume dévoilent les entraves contournées par les artistes et les locuteurs pour représenter la résistance. Représenter implique de rendre visible, mais comment exposer une revendication qui est intrinsèquement clandestine ? C'est au cœur de cette tension entre lumière et obscurité que se situe la nécessité d'écrire entre les lignes. Il s'avère que les figurations de la résistance ont un caractère performatif puisque c'est *en la représentant* qu'elles créent les conditions de cette mise en avant. Du terme « représentation » découle le fait d'être représentatif, qui implique d'être fidèle à une réalité. Par exemple, l'écrivaine Maria Laffitte a conceptualisé un « féminisme essentialiste » qu'elle considère plus représentatif, en remodelant les frontières du genre depuis la section féminine du *Movimiento*, créée sous le franquisme pour contrôler et uniformiser un discours sur le « rôle des femmes ». Mais le concept de représentativité s'avère également très significatif dans le contexte d'une dictature, où les résistants – actifs ou passifs – peuvent constituer la majorité des citoyens... Sans écarter la dimension légale du mot. Il y a sans nul doute un lien très étroit entre la représentation et la notion de vérité (qui

7 Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, définition de « résistance », Le Robert, 2010, p. 1923-1924.

découle de la fidélité) ; il s'agit en effet d'un portrait, d'une image donnée par un artiste d'une réalité. Celle-ci peut par essence être caricaturale, déformée, mais témoigne toujours d'un regard sur une époque ou une société. Une représentation désigne bien sûr une métaphore, mais toujours avec la transmission d'une idée sur l'objet représenté. Enfin, le terme est intimement lié au théâtre, signifiant le procédé d'action sur scène. La représentation théâtrale synthétise d'ailleurs tous les sens du mot : portrait distancié, symbolisation, mise en lumière. Cet aspect donne l'occasion de mettre l'accent sur le public récepteur, sans lequel la notion de représentation ne prendrait pas sens. Il faut une conscience (individuelle ou collective) actrice de l'interprétation du code que constitue toute représentation. Consubstantielle de l'art dramatique, la notion de faux-semblant rejaillit sur la représentation, et nous invite à interroger les procédés de feinte et de double sens dans les œuvres, comme le titre « Résister entre les lignes » nous y invite.

État de l'art

Le thème de la résistance en littérature a été abordé sous de nombreux angles, mais revient souvent à poser la question de l'engagement de l'artiste vis-à-vis d'une actualité critique, souvent caractérisée comme « irréprésentable »⁸. Or ce numéro ne s'inscrit pas dans le débat sur la représentabilité d'une guerre pour déterminer les esthétiques développées, comme c'est le cas de nombreuses synthèses comme celle de Lionel Richard en 2005.⁹ Au contraire, il s'agit précisément de décoder les détours du langage mis au service de la nécessité de « dire malgré l'entrave ». Les productions (linguistiques et artistiques) étudiées ont toutes abouti à modifier (depuis l'intérieur ou depuis les marges) les contours de la centralité qui impose le silence ou le canon. Représenter, c'est résister. Cela suppose de dire entre les lignes, de créer un espace intermédiaire propice à la création et au remodelage des cadres.

Au sein de la recherche en littérature francophone, la résistance a constitué un sujet intimement lié aux productions de la Seconde Guerre mondiale. Depuis l'injonction de l'engagement, théorisée et délimitée notamment par Jean-Paul Sartre¹⁰, cette question des productions engagées dans les années 1940 a été abondamment commentée, débouchant sur l'analyse de « l'asservissement » de l'art au profit du discours idéologique. De fait, dans les contextes hispaniques, les chercheurs peinent à lever le soupçon qui pèse sur la littérature engagée, qualifiée de « poésie/théâtre/roman d'urgence », comme

8 Soit le paradoxe devenu poncif de « représenter l'irreprésentable ».

9 Lionel Richard, *L'art et la guerre : les artistes confrontés à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Hachette littératures, 2005.

10 Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Lagrasse, Verdier, 1998.

pour insister sur sa médiocre qualité. C'est bien la « re-présentation »¹¹ qui est alors en cause. Tout écrit ou tout sujet emprunte le langage pour représenter un réel qui est « toujours-déjà » obsolète. Or ce faisant, il le réifie tout autant qu'il se l'approprie, ce qui le subjectivise. Jean-Pierre Bobillo exprime ce problème inhérent à la représentation : « L'asservissement de l'art, non au réel ou à la vie – ni même, à tel ou tel système ou discours social, politique ou idéologique –, mais bien à une certaine idée (vieille idée !) du “Réel” (...) de la Vie, déjà solidifiée, instituée, ossifiée... Déjà morte ! »¹² Ce qu'il s'agit de souligner ici, c'est le paradoxe suivant : la résistance est par essence un mouvement, et sa représentation la figerait théoriquement. Cependant, les articles de ce numéro s'attèlent à démontrer que les représentations de la résistance qui sont étudiées aboutissent à la création d'un nouveau mouvement, ou plutôt d'une modification du premier. Thématique récurrente, voire banale, elle ouvre de nombreux chemins desquels ce dossier se démarque, en partant de la remise en cause de l'idée selon laquelle la représentation fige son référent.

Des ouvrages sur les modalités et stratégies de résistance en littérature et dans les arts ont souvent été élaborés par zone géographique spécifique ou par pays. Récemment, au sein des études anglophones, on signale la publication d'un ouvrage sur *Le travail de la résistance dans les sociétés les littératures et les arts en Amérique du Nord*¹³ sur « la valeur et les effets des postures de résistance que manifestent des artistes, des écrivains, des mouvements politiques et sociaux aux États-Unis¹⁴ ». Ainsi, les études réunies se sont attelées à explorer des espaces de liberté qui permettent de résister à la volonté hégémonique aux États-Unis. Les articles explorent là les limites des notions de conformisme, de compromis de dépassement et d'ambiguïté, cette dernière étant comprise à la fois comme « l'ambiguïté de la résistance au pouvoir » et comme « stratégie esthétique, sémiotique, et politique ». Au sein de l'hispanisme, l'état de l'art révèle que les études sur la résistance sont également relativement cloisonnées par pays, par discipline et par époque. En particulier, le cas argentin illustre ce phénomène, puisqu'il existe dans ce pays une recherche très dynamique sur les « romans de la dictature », dont les études ne se tournent que rarement vers des espaces plus lointains que le Chili. C'est pour cette raison que ce numéro thématique réunit des approches et des méthodologies variées, afin de faire dialoguer des hypothèses actuelles sur les stratégies de détournement et contournement propres à cet ensemble culturel et linguistique.

11 La décomposition du terme permet d'insister sur le caractère réflexif du processus.

12 Jean-Pierre Bobillo, *La momie de Roland Barthes : éloge de la modernité*, Cadex, 1989, p. 107.

13 Yves-Charles Grandjeat, « Le travail de la résistance dans les sociétés les littératures et les arts en Amérique du Nord », *Revue de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine*, Bordeaux, 2008, 338 p. Ce volume a été conçu à partir des réflexions menées au sein de l'équipe CLIMAS de l'Université Bordeaux Montaigne.

14 *Ibid.*, p. 10.

Une exception dans ce paysage de la recherche mérite d'être relevée : en 2011, un ouvrage collectif réunissait des études sur le XVII^e siècle en Amérique espagnole, et des analyses de la résilience des intellectuels sous le franquisme. Dans l'introduction de son ouvrage intitulé, *Résister*¹⁵. Anita González-Raymond justifie son renoncement à définir la résistance. De fait, l'objectif de ce recueil d'articles, réunissant des historiens, des linguistes et des littéraires, est de « confronter des corpus et des méthodes ». Partant de cette même intention, notre dossier écarte cependant l'historiographie, puisque ce discours ne relève pas du même type de « représentation ». Nous partageons donc la perspective de faire dialoguer les exemples relevant du même schéma de résistance à travers le langage et la création d'une dynamique (langues minoritaires comme des véhicules de résistance en acte, roman engagé développant des stratégies discursives de l'ordre du contournement, etc.). Cependant nous ne renonçons pas à définir notre objet, car c'est précisément cette dynamique qui le caractérise.

Ce travail commun a révélé que les mécanismes de résistance sont les mêmes en faisant émerger des schémas récurrents, entre centre normatif et dispositifs de dissension. Les études s'inscrivent pour une grande part dans les cadres théoriques fournis par les « études subalternes ». En effet, le concept de représentation (en lien avec la notion de lutte pour la visibilité, pensée par Olivier Voirol¹⁶) demande à être pensé à travers ce prisme pour les cas étudiés. Notons qu'il ne s'agit pas forcément d'être visible au sens strict, dans la mesure où rester en marge permet une plus grande liberté pour représenter la résistance. Comme le souligne Voirol, l'obscurité peut être plus propice : l'opposition peut exister sans être ouvertement manifeste¹⁷. Notamment, les articles centrés sur les voies d'expression détournées pour s'opposer sans risquer la censure du Régime (depuis l'intérieur ou en assumant un statut de dissident) s'inscrivent dans le sillon de la réflexion de James C. Scott dans *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*¹⁸. Dans des œuvres apparemment « innocentes » comme des réécritures de tragédies de Sophocle

15 Anita González-Raymond, *Résister*, Presses universitaires de la Méditerranée, 2011 : « C'est en renonçant à définir le terme "Résister" [...] qu'émerge la cohérence de notre ouvrage. »

16 Olivier Voirol, « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux* 1/2005 (n° 129-130), p. 89-121.

17 « L'absence de conflits manifestes et publiquement reconnaissables ne signifie pas pour autant l'absence de résistances portées par des pratiques en rupture avec l'univers normatif et culturellement reconnu de la scène médiatisée. Les recherches sociologiques sur les groupes dominés ont montré qu'il existe des expériences et des pratiques socialement situées qui tendent à rester à la marge de l'apparition publique en raison de formes diverses et plus ou moins subtiles de répression symbolique. La formulation langagière des principes qui orientent ces pratiques suppose la mise en œuvre de savoir-faire symboliques et le recours à une compétence à l'abstraction discursive socialement distribuée ». Olivier Voirol, *ibid.*

18 James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009.

dans l'Espagne franquiste, le discours dissident est masqué, et relève de ce que Scott appelle « infra-politique des subalternes ». Au théâtre, ces concepts de masque¹⁹ et de représentation sont particulièrement sollicités, ce qui explique que ce numéro réunisse deux contributions axées sur la projection sur scène du conflit, de la résistance depuis le cœur du pouvoir. Dans un cas, il s'agit de la remise en cause de la domination absolue par un membre du régime, Dionisio Ridruejo²⁰, dont le parcours tortueux est représenté à travers son double fictif, qui se dédouble lui-même, illustrant les multiples voies qu'emprunte la résistance pour s'imposer, et modifier la centralité. La dissimulation permet donc la progressive évolution des lignes rigides du pouvoir oppressif. De fait, les formes et les revendications de la résistance évoluent au même rythme, redéfinissent leurs cibles, tout comme l'a démontré María José Ragué Arias dans son article « *Del mito contra la dictadura, al mito que denuncia la violencia y la guerra* »²¹. C'est ce perpétuel mouvement que les contributeurs ont tenté de définir, et l'ensemble aboutit à la conclusion suivante : il apparaît qu'il existe bel et bien des stratégies communes ou similaires de contournements, et spécifiques aux arts et langages hispaniques.

Ces stratégies ne relèvent presque jamais de la frontalité puisqu'elles ne se pensent pas dans l'opposition manichéenne. Selon les philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari, la logique binaire héritée du structuralisme a infusé dans toutes les disciplines et a largement déterminé nos schémas mentaux et notre manière de voir la réalité de façon dichotomique²². C'est pour dépasser cette dualité que les philosophes français ont développé le modèle du « rhizome » qui s'inscrit dans la « pensée complexe »²³ telle que l'avait posée Edgar Morin. La valorisation du « dialogisme » et de l'« hybridité » traditionnellement attribués à Bakhtine²⁴ et leur usage conceptuel à partir de la linguistique a également des répercussions notables dans toutes les sciences humaines et sociales. Il se trouve que les articles proposés sont influencés par ce nouveau paradigme d'analyse : les auteurs proposent une lecture de la résistance allant au-delà d'une simple opposition. Une réflexion est menée autour de la corruption des langages totalitaires et la manière d'y résister non de manière frontale, mais de façon détournée en se cachant et parfois même en

19 La métaphore du masque introduisant toujours une tension entre révélation et dissimulation : l'objet du masque est même paradoxalement, le signe qui expose le fait de « cacher quelque chose ».

20 Dionisio Ridruejo (1912-1975) fut un homme politique espagnol, dont le parcours est emblématique des débats idéologiques internes à la Phalange.

21 María José Ragué Arias, « Del mito contra la dictadura, al mito que denuncia la violencia y la guerra », *Assaig de Teatre: Revista de l'associació d'investigació i experimentació teatral*, n° 44, 2004.

22 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

23 Edgar Morin, *Science avec conscience*, Librairie Arthème Fayard, 1982.

24 Mikhail Bakhtine, *The dialogic imagination four essays*, Austin, États-Unis, University of Texas Press, 1981.

silence. Dans cette perspective également, les stratégies de résistance des locuteurs du créole de Limon ont été qualifiées de « rhizomatiques » pour rendre compte d'une résistance qui ne s'est pas construite dans l'opposition duale, mais de façon détournée par l'interconnexion et l'hybridation des langues et des cultures.

Enfin, Léo Strauss a théorisé les effets de la persécution sur la production littéraire et avance que tous les écrivains dont les voix sont dissidentes ou dont les opinions sont marginales tendent à développer une technique d'écriture fondée sur l'implicite, ou cryptée. Il affirme que « la persécution donne naissance à une technique particulière d'écriture et par conséquent à un type particulier de littérature, dans lequel la vérité sur toutes les questions cruciales est présentée exclusivement entre les lignes²⁵ ». Cela reviendrait à dire que les conditions défavorables deviennent paradoxalement fécondes pour l'écriture. L'expression « écrire entre les lignes » qui constitue une des esthétiques de contournement centrales dans ce numéro a une résonance particulière en Espagne. Elle fait écho à la célèbre expression de Manuel Vázquez Montalbán, « *Contra Franco estábamos mejor* »²⁶, mais aussi à l'article d'Hermes Salceda qui propose un équivalent de « l'écriture sous contrainte » qui caractérisait les membres de l'Oulipo²⁷. Selon Léo Strauss, une écriture entre les lignes repose sur trois conditions pour être fonctionnelle. D'abord, elle suppose la capacité du créateur ou du locuteur à coder son discours, ensuite il est nécessaire que le destinataire dispose des trois pour décrypter cette production, mais cela implique qu'en amont le censeur (représentant de l'autorité persécutrice) n'ait pas lu entre les lignes. L'exemple des réécritures de tragédies antiques d'inspiration mythologique, pendant la dictature franquiste, illustre idéalement ce processus. L'intérêt, pour les écrivains, était de faire passer leur message contestataire et subversif entre les lignes, en prétendant « réécrire un classique », dont la valeur ne saurait être discutée. En effet, la censure ne filtrait pas une œuvre si elle se paraît du masque d'une tragédie grecque, puisque celle-ci constituait un canon préexistant, et correspondait dans cette mesure à la dynamique conservatrice de la politique culturelle du Régime. En Espagne, certains écrivains résistant de l'intérieur (considérés et appelés « exilés intérieurs ») ont compté sur le manque de moyens ou de temps dont disposait le système de censure, ou même parfois sur le manque de formation des censeurs, en misant sur leur incapacité à lire entre les lignes. L'idée du langage et de l'art

25 Léo Strauss, *op. cit.*, p. 27.

26 Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la Transición*, Barcelona, Planeta, 1985, p. 189.

27 Hermes Salceda, « El número de las reglas », publié en deux articles sur la revue numérique du Centre Virtuel Cervantès, *El Trujamán. Revista diaria de traducción*; consultés le 6 mars 2016. URL : http://cvc.cervantes.es/trujaman/antiores/junio_04/24062004.htm - http://cvc.cervantes.es/trujaman/antiores/julio_04/01072004.htm.

comme « interstices²⁸ de liberté et de créativité » dans un contexte oppressif constituait l'axe de réflexion de l'ouvrage *Univers Répressifs. Péninsule ibérique et Amérique latine*, publié en 2001. Il était introduit par le récit par l'écrivain Carlos Liscano de son expérience carcérale pendant la dictature militaire en Uruguay. Les éditeurs soulignaient cet aspect paradoxal : « [c]e récit nous montre l'enfermement comme lieu de souffrance et de découverte jubilatoire de l'écriture, espace de liberté²⁹ ».

Justification du positionnement

Il nous a semblé pertinent de mener cette réflexion sur l'écriture de la résistance pour plusieurs raisons. La première tient au fait que les actes de résistance construisent les lectures de l'histoire individuelle et collective au sein de l'aire hispanophone. En particulier, les dictatures et régimes autoritaires y constituent le paradigme idoine pour développer diverses formes de résistance contre des dispositifs répressifs. C'est pourquoi les productions émanant de tels contextes offrent un angle d'analyse pertinent. Mais la résistance n'opère pas uniquement dans le cadre de dictatures ; au sein des démocraties, d'autres types de violences suscitent la représentation de la résistance. Les stratégies se mettent en place dans des espaces de liberté plus ou moins réduits en fonction du régime en place. Le numéro explore les figurations engagées contre des systèmes autoritaires, émanant parfois du cœur même du régime, mais il aborde aussi les espaces de lutte au sein des régimes démocratiques qui portent atteinte aux libertés. En effet, il s'agit à la fois d'étudier les stratégies de résistance mises en place pour instaurer la démocratie, mais aussi celles qui s'instaurent contre la volonté d'uniformisation culturelle des systèmes démocratiques qui se sont construits sur le modèle occidental, rendant souvent invisibles les revendications des populations « minoritaires ». Celles-ci peuvent concerner les opposants politiques, les populations indigènes et tous types de minorités opprimées comme l'illustrent les articles. Par exemple, les récentes démocraties d'Amérique centrale, intégrées au processus de mondialisation, connaissent des dynamiques d'uniformisation culturelle et se heurtent à des revendications communautaires, notamment sur la question des langues minoritaires. Contre l'uniformisation linguistique, les locuteurs des langues non officielles s'organisent et résistent. Quels sont leurs outils ? L'UNESCO propose un *Atlas interactif des langues en danger dans le monde* qui vise à « susciter une prise de conscience de la part des autorités, des communautés de locuteurs et du public en général à propos des menaces pesant

28 Giovanni Levi, « Les usages de la bibliographie », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n° 6, 1989, p. 1333.

29 Raúl Caplan, M.-L. Copete et I. Reck (éd.), *Univers Répressifs. Péninsule ibérique et Amérique latine*, Paris, L'Harmattan, 2001.

sur les langues et du besoin de sauvegarder la diversité linguistique mondiale³⁰ ». Dans tous les cas étudiés ici, les rapports entre la résistance et ses formulations révèlent leurs modalités de contournement des discours dominants. Les œuvres d'art peuvent contribuer à dénoncer, transfigurer les oppressions, les atteintes à la liberté. Mais elles peuvent parfois aussi être prisonnières d'un discours et le véhiculer. Le langage, outil fondamental de représentation de la réalité, fait sans cesse l'objet de manipulations et doit se réinventer s'il ne veut pas être victime de la corruption du pouvoir. Il faudra élucider en quoi un champ artistique ou une langue peuvent être l'objet d'une instrumentalisation corruptrice et se demander comment la parole politique et l'écriture poétique sont susceptibles d'échapper à la ruine du langage et de participer d'un renouveau démocratique.

On le voit, la résistance se construit dans ces espaces interstitiels où de nombreuses dynamiques et interconnexions rendent possibles des changements graduels s'opérant par le métissage et les hybridations. Il est d'ailleurs patent que la mobilisation d'un éventail de termes formés par le préfixe « inter- » (interaction, interconnexion, intercompréhension, interculturel, interférence, interlangue, etc.) imprimant une couleur particulière aux articles. Il s'agit non seulement de centrer les analyses sur la marge et la dissidence, mais aussi de voir comment les revendications depuis les périphéries reconfigurent le centre dans des dynamiques complexes. Enfin, c'est une notion paradoxale : intemporelle et constamment historicisée, il convient de la réinterroger régulièrement, car ses manifestations dans la fiction et dans le langage sont en perpétuelle évolution. Les interprétations récentes, dans le contexte international de la lutte antiterroriste, interrogent la notion de résistance dans des directions nouvelles. Les tensions géopolitiques qui sont à l'origine de tels événements ne font qu'accroître la nécessité de décrypter de tels concepts à l'aune de l'actualité mondiale, dans la mesure où l'injonction à la résistance se fait depuis des postures idéologiques opposées. Cela montre combien la notion de résistance regorge d'enjeux complexes, puisque chaque « camp » se conçoit comme étant en résistance, et par conséquent légitime, puisqu'en situation d'être attaqué. À la différence des productions du XX^e siècle qui sont étudiées dans ce dossier thématique, les réponses artistiques contemporaines semblent peiner à faire entendre leurs voix dans le contexte actuel, saturé de discours belliqueux.

Pistes de réflexion

Nos articles témoignent du rôle paradoxalement fécond de la persécution sur les processus créatifs, qui développent des stratégies de contournement de la norme imposée d'autant plus subtiles et intéressantes que l'entrave

30 Christopher Moseley (éd.), *Atlas des langues en danger dans le monde*, 3^e éd. Paris, Éditions UNESCO, 2010, consulté le 26 mars 2016. URL : <http://www.unesco.org/culture/languages-atlas/fr/atlasmap.html>.

politique les a forcés à trouver les interstices dans lesquels pouvaient s'insérer leurs discours (artistiques et linguistiques). Au-delà des difficultés inhérentes à la représentation de la résistance, qui s'apparente davantage à un rapport de force mouvant qu'à une essence figée³¹, les contributeurs ont tous considéré les entraves circonstanciées. La résistance n'a de sens, en effet, que lorsqu'on envisage ce à quoi elle s'oppose, et ses contours comme sa virulence s'adaptent à la force de la coercition exercée. Or les systèmes politiques qui constituaient le cadre de la création posaient des barrières idéologiques à la représentation esthétique de ce qu'ils craignent le plus : l'expression, la formulation (visuelle, textuelle ou symbolique) de l'opposition. Cette représentation, qui suppose un retour réflexif sur l'acte, soulève de nombreux problèmes, car elle se trouve face à une urgente nécessité, parfois contradictoire : revendiquer la résistance, mais pouvoir atteindre le public sans être censuré. Les communications ont étudié à travers plusieurs arts les stratégies discursives, langagières et esthétiques pour contourner cette censure, ce qui s'avère être, en soi, un acte de résistance. Jouer avec la limite, tel est le propos des artistes étudiés. La notion de subversion est apparue comme centrale au cœur de ces réflexions croisées, qui révélaient à quel point les productions littéraires et les évolutions linguistiques constituent le miroir de sociétés aux prises avec la nécessité de (re) penser et dépeindre la résistance. Dans l'aire ibérique contemporaine, il s'agit de (se) représenter, de donner corps à une notion qui peine à être circonscrite, puisque ses contours évoluent au gré des obstacles rencontrés. Représenter la résistance relève donc de la mise en abyme puisque cela implique de braver l'interdit. Dans ces conditions, comment briser un tabou sans que se mette en place une contre-résistance ? Le terme de « représentation » évoque un croquis abstrait, synthétisant le subtil équilibre requis pour diffuser une idée sans qu'elle soit trop explicitement subversive, et passe à travers le filet de la censure. Les artistes espagnols et latino-américains, à l'image des populations, se sont confrontés à cet enjeu à la fois esthétique et idéologique en s'emparant de symboles, de métaphores, de mythes et autres paraboles, néologismes, images, cryptages, toujours en tension entre dire, montrer... et cacher. Comme chaque fois que l'indicible existe, on recourt à l'allégorie. Ainsi, nombre de personnages de fiction deviennent des figures incarnant le concept de résistance. Ce sont autant d'écrans de projection des problématiques politiques, avec la distance inhérente à la métaphore, derrière laquelle le créateur peut éventuellement se cacher, s'excuser, arguer du prétexte fictionnel.

Mais dans quelle mesure ces stratégies de dissimulation sont-elles compatibles avec l'assomption d'un message subversif ? La résistance est symbolisée dans des textes « à clefs », pour estomper les contours des images classiques de la résistance. Le polysémique terme de « figure » englobe tous les aspects qui

31 Sa mise en fiction pouvant précisément être trouble, dynamique, insaisissable.

nous intéressent. Synonyme de représentation, il désigne à la fois les fantômes, les silhouettes, les avatars et autres masques qui peuplent les arts visuels, la littérature et la langue elle-même afin de laisser entendre, sans dire vraiment. Le discours alternatif, marginalisé par le pouvoir, prend soudain une place prépondérante et s'approprie le « protagonisme », ne restant pas relégué au rang de figurant de l'histoire. Les études de mises en scène théâtrales seront primordiales pour comprendre ces phénomènes. L'équilibre délicat de la représentation déguisée suggère bien sûr l'image du discours masqué, et nous invite à y déceler l'art d'un langage en résistance, mais aussi la nature d'un langage qui résiste. À partir de la question de déformation, les approches linguistiques enrichiront la réflexion. Elles permettront de montrer comment la langue elle-même résiste, en « s'écrivant » malgré l'interdit – comme pour le catalan ou le galicien au début du franquisme –. Les discours étudiés dans ce numéro se renouvellent sans cesse, par un processus de créolisation³² qui se construit en réaction contre des discours dominants qui tentent de le circonscire ou d'imposer une hiérarchie (linguistique et/ou politique). Il s'agit de résister à la réappropriation d'un discours ou du langage même. Nous soulèverons la question du rapport entre figure de la résistance et figure du « subalterne ». En effet, la résistance s'appuie sur une lutte pour la reconnaissance qui émane de « minorités » (dont le caractère strictement minoritaire n'est que rarement une réalité) politiques, féminines, régionales, marginales, excentriques. Les modalités de cette lutte, théorisées par Axel Honneth³³, trouvent leur origine dans le déficit d'espace dont souffrent ces voix minoritaires pour exister dans l'espace public. C'est le cas des artistes censurés, exilés, mais aussi des locuteurs de langues minoritaires ou des figures marginales. Cette lutte pour faire entendre leurs voix et reconnaître leur légitimité passe par des incarnations (comme la figure d'Antigone, porte-voix des marginaux) pour faciliter ce processus qui vise à les imposer au cœur de la centralité oppressive. La réponse apportée à ce problème auquel résistent les minorités (opposants politiques ou minorités culturelles) est la création. Création d'un nouvel ordre, hybridation, formation d'un nouveau langage : tous ces dispositifs visent à occuper l'espace de la parole, afin de gagner une représentation de soi. C'est précisément ce que conclut Yannick Courtel : « Or, que peut faire une minorité quand le modèle qui lui est imposé l'étouffe ou la nie ? Refusant de

32 La créolisation est un concept forgé par Édouard Glissant. Par « créolisation », il entend « la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments » dans son *Traité du Tout-Monde* (Éd. Gallimard, 1997, 272 p.). La revue *Essais* a d'ailleurs consacré un numéro entier à cette notion clé des Sciences humaines et sociales : cf. Hélène Crombet (éd.), « Création, créolisation, créativité », *Essais*, Revue de l'École doctorale « Montaigne-Humanités », Hors-série, 2015.

33 Axel Honneth, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2000.

se définir par le modèle de la majorité, elle ne peut que chercher à en constituer un. [...] La lutte prend alors une forme particulière, c'est une lutte pour la reconnaissance. »³⁴ Les articles tendront à démontrer que la création, sous tous ses aspects, constitue une dynamique qui résiste à ses propres limitations, et aux tentatives externes d'entrave ou de contrôle. Résister par l'art, par le langage et son pouvoir performatif, s'emparer des symboles comme catalyseurs de sens, tout cela consiste à *représenter* un comportement qui ne doit pas être transitoire ou circonstanciel, mais permanent et vital : la résistance. Les différentes approches définissent donc les fonctions poétiques et politiques des arts et des langues en résistance dans l'histoire hispanique et hispano-américaine contemporaine, afin d'en révéler les terrains de lutte(s). Car au cœur même de la création, se trouve la dynamique de la subversion.

Présentation des articles

L'exemple du groupe artistique espagnol ZAJ, actif entre 1964 et 1996, est particulièrement représentatif du fait que la résistance relève de l'insertion dans les « brèches » que constituent les espaces intermédiaires d'expression. L'article que lui consacre Diego Luna Delgado révèle le potentiel de résistance politique de ce groupe qui brouille et déconstruit les frontières formelles et conceptuelles de l'art en analysant les nouvelles modalités d'expression développées par le collectif (musique d'action, mail art, urbaine dérive, etc.) contre les paramètres culturels stricts et répressifs du franquisme. De la même manière, au cœur du système se trouvent des brèches pour moduler les cadres stricts imposés par les autorités. Le cas de l'écrivaine espagnole Maria Laffitte est paradigmatique de ce type de résistance émanant de l'intérieur. Le dossier thématique du numéro s'ouvre sur l'article de Begoña Barrera López, consacré à cette figure majeure à son œuvre prolifique. L'article dévoile comment Maria Laffitte a construit une résistance graduelle à la « normalisation du genre féminin » tel qu'il avait été conçu sous le régime franquiste, depuis un positionnement conservateur vers une ouverture aux présupposés libéraux. L'article de Luisa Ballesteros Rosas se propose d'éclairer l'essence d'une « écriture de résistance » de la part de deux écrivaines latino-américaines en contexte dictatorial. Luisa Valenzuela en Argentine et María Elena Cruz Varela, depuis Cuba, ont dénoncé les dérives oppressives en résistant à l'imposition de tabous sexuels et politiques. Leur action passe par la compensation d'un statut subalterne, et impose des représentations proprement féminines des événements historiques. Les reprises de figures mythiques de résistants en Espagne sont déchiffrées, afin de déterminer l'importance de l'incarnation humaine du concept quant à

34 Yannick Courtel, « La lutte pour la reconnaissance dans la philosophie sociale d'Axel Honneth », *Revue des sciences religieuses*, 82/1 | 2008, p. 5-23.

sa valeur morale. Ainsi, Claire Dutoya analyse la manière dont le dramaturge contemporain Ignacio Amestoy durant la Transition démocratique, met en scène le parcours de Dionisio Ridruejo, une figure politique ambivalente, qui a critiqué le Régime depuis l'intérieur. Les dédoublements vécus par le personnage du Colonel Arenas permettent de représenter et revendiquer la nécessité de la résistance au franquisme. La voie de la résistance y est dépeinte comme un *via crucis* tragique, qui donne à Amestoy l'occasion de critiquer la catégorisation immuable des défenseurs et des opposants. L'article de Fanny Blin fait écho à des techniques très similaires, mises en places à la même période pour répondre aux mêmes enjeux. Celui-ci met en lumière les stratégies qui sont à l'œuvre dans les détournements de la tragédie Antigone de Sophocle par les dramaturges qui résistent à l'idéologie imposée par la politique culturelle sous Franco. La représentation de la figure mythique évolue au gré des distorsions subtiles de son opposition au tyran : elle fonctionne alors comme un masque pour les dissidents, qui prétendent réécrire un classique. Dans une perspective linguistique et philosophique, Laurent Leylavergne montre le parallélisme des parcours revendicatifs du poète et essayiste mexicain Octavio Paz et du philosophe grec Cornelius Castoriadis. Tous deux ont mis en avant la nécessité de résister à la corruption du langage, liée aux systèmes oppressifs. Ces deux figures de dissidents, outre leur propre incarnation de la résistance, se sont élevées contre les langues totalitaires ou la marchandisation des mots et des idées. Cette analyse s'appuie sur une réflexion conjointe sur la nature du langage et la création poétique. C'est également le propos de l'article de Lucie Dudreuil, qui étudie les stratégies de résistances des locuteurs du créole de Limón au Costa Rica, un code linguistique recensé dans l'*Atlas UNESCO des langues en danger*. Elle se demande si les récentes productions poétiques en créole de Limón ne constituent pas une stratégie langagière pour pérenniser cette variété en danger d'extinction. Son article n'envisage pas la résistance linguistique comme une opposition binaire et frontale entre langue dominante et langue dominée, mais de façon « rhizomatique » construite dans l'interaction et l'hybridation des langues en contact.

Fanny Blin

EA 3656 AMERIBER

Université Bordeaux Montaigne

fanny.blin@live.fr

Lucie Dudreuil

EA 3656 AMERIBER

Université Bordeaux Montaigne

ldudreuil0@gmail.com